



DR

Marseille

Le golden boy devenu moine des cités

Formidable histoire que celle d'Henry Quinson. Trader vedette des salles de marchés, il a tout plaqué pour devenir moine trappiste, avant de fonder une fraternité dans les quartiers nord de Marseille. Aujourd'hui Midi Libre relate la première partie de sa vie. Demain, vous découvrirez sa nouvelle existence. Bien loin de tout ce à quoi il était prédestiné.

« C'était bien la peine de faire Sciences Po Paris pour fabriquer du fromage dans un monastère. » La mère d'Henry Quinson est tombée des nues, le jour où son jeune golden boy de fils lui a annoncé sa volonté d'assouvir sa quête de spiritualité, au sein d'une communauté trappiste. Et pour cause. Dès sa naissance, le destin de son garçon semblait tout tracé.

Né en mars 1961 à l'hôpital américain de Neuilly-sur-Seine (Hauts-de-Seine), d'un père banquier américain et d'une mère issue de la haute bourgeoisie lyonnaise, Henry Quinson a vécu toute son enfance dans la soie. Lorsque la famille suit le père à Paris, il a 8 ans et fréquente la même école que les fils de Gaulle, Giscard d'Estaing ou Mitterrand. Grâce aux avantages de son père, il multiplie les voyages entre New York, Paris et Marseille. « J'ai vraiment eu une enfance de rêve », se souvient-il.

A l'école, il fait partie des meilleurs éléments. Après avoir obtenu son bac, il passe une licence en sciences économiques, avant d'être diplômé de l'IEP de Paris.

En 1982, Henry Quinson gravite dans le cercle de Raymond Barre. Il devient même le bras droit du responsable des jeunes barristes et finit par s'attirer les faveurs de l'ancien maire de Lyon : « En 1988, je sors un disque rock qui lui a beaucoup plu, dans l'optique de sa campagne présidentielle. » Comme à l'école, Henry Quinson excelle dans le milieu politique : « Raymond Barre aurait gagné la présidentielle en 1988, j'aurais certainement fait partie d'un cabinet ministériel », témoigne-t-il.

Durant la même période, le jeune homme cède à l'une de ses premières amours : les questions financières. En 1985, il devient trader à Paris dans la salle des marchés de la banque Indosuez. Il va y rester quatre années. Là encore tout lui sourit. « Entre 1985 et 1989, à cinq, nous gérons un portefeuille de 15 millions de dollars. C'est l'équivalent du budget de la Tunisie », se remémore-t-il. C'est l'époque où les options

de change arrivent en France. Les spécialistes en la matière sont rares, mais Henry Quinson fait partie de ceux-là. Indosuez le rémunère rubis sur l'ongle : « *Nous étions surtout payés en prime tellement c'était énorme. Les augmentations de salaire se négociaient dans les 30 %.* »

Aujourd'hui professeur d'anglais à Marseille, son salaire n'équivaut pas à une de ses primes d'antan. Henry Quinson avoue qu'à cette époque, il perd la notion de l'argent : « *Pour mes 28 ans, je réserve une salle en plein Paris, et j'invite plus de 300 personnes, à mes frais.* » En 1989, il démissionne d'Indosuez. Une kyrielle de chasseurs de tête le traque. La banque d'affaires américaine Merrill Lynch se fait la plus pressante : « *Je sais que si j'accepte, je deviens millionnaire.* » Les pontes de la banque affrètent un avion de Stockholm pour convaincre Henry Quinson, alors en vacances en Laponie, de signer. « *Il me dénêche un vol pour venir tout négocier à Londres dans la journée* », raconte-t-il, malicieux.

Durant ce trajet, Henry Quinson se retrouve avec une coupe de champagne dans une main, un livre de psaumes dans l'autre. Lors de l'entretien, les patrons lui demandent ce qui le motive dans son métier. « *Je leur dis que je veux travailler pour la gloire de Dieu et au service des hommes. Ils étaient blancs. Puis m'ont demandé : "What about money ?" (1)* » La décision d'Henry Quinson va stupéfier tous ses proches. Henry Quinson raconte son itinéraire hors du commun dans un livre : "Moines des cités : de Wall Street aux quartiers Nord de Marseille". Ed. Nouvelle Cité, 2008.

Matthieu MAROT

(1) *Qu'en est-il de l'argent ?*

Édition du lundi 22 décembre 2008



DR

Marseille

Les journées de prières de l'ex-trader

Un virage à 180°. Henry Quinson détenait une offre mirobolante, émanant d'une grande banque d'affaires américaine (lire Midi Libre d'hier). Mais, à 28 ans il n'a pas hésité à surprendre famille et amis, en leur confiant son désir de devenir moine trappiste. Ce curieux destin l'a mené dans les quartiers Nord de Marseille. De son HLM, loin du strass et des paillettes qui l'ont toujours bercé, il fait partager son savoir aux jeunes des cités.

« Mes collègues ont "buggé" à l'annonce de mon choix de quitter les finances pour un monastère. Après, je pense qu'ils étaient soulagés qu'un mec puisse prendre une décision aussi libre par rapport au fric. » C'est un doux euphémisme. Henry Quinson a surpris son monde en quittant sa vie de golden boy. Les dirigeants de la banque d'affaires américaine Merrill Lynch se souviendront longtemps de leur ultime conversation avec cet ancien trader. « En octobre 1989, je les ai avertis que je ne les rejoindrais pas. Pour eux, c'était impossible que j'aie une meilleure offre. Je leur ai dit que j'avais choisi de servir Dieu. Ils m'ont répondu que c'était la seule concurrence qu'ils pouvaient accepter », se remémore-t-il, hilare.

Si cette décision peut paraître totalement irrationnelle, il n'en est rien. En fait, ce choix, Henry Quinson l'a mûri pendant huit ans. « A 20 ans, je suis le parfait petit consommateur occidental. J'ai tout dans ma vie. Pourtant il me manque quelque chose », témoigne-t-il. Ce manque, il va le combler lors de vacances dans le Haut-Beaujolais : « Je tombe sur les Lettres du désert de Carlo Carretto, une invitation à la prière. » A la fin de l'ouvrage, il décide de s'essayer à la supplication. Seul dans sa chambre. Pour lui, c'est une révélation : « Je me sentais frustré et je suis ressorti revigoré. » Henry Quinson était certes issu d'une famille de catholiques pratiquants, mais jamais il n'avait prié à titre personnel. « J'avais du respect pour les religions, mais je craignais tout l'obscurantisme qui les entourait », avoue-t-il.

Peu à peu, il s'adonne de plus en plus à la prière, jusqu'à ce que la peur l'envahisse : « J'ai craint de devoir effectuer un choix d'existence. Du coup je me suis convaincu de finir mes études et de trouver du boulot. » Il s'engage alors pour Indosuez : « Je gagnais beaucoup d'argent. Je donnais des cours. J'avais une vie vraiment intéressante. » Comment arrive-t-il à concilier les salles de marché et son attrait pour la religion ? « Je n'ai jamais eu de perception apocalyptique de la monnaie. Je trouve cette invention géniale. C'est un mauvais maître, mais un très bon serviteur », analyse-t-il.

En mai 1989, Henry Quinson décide de se retirer une semaine au monastère de Tamié (Haute-Savoie). « Il faut que j'essaye. » L'expérience s'avère concluante. Quelques mois avant de démissionner, il écrit au monastère. « A ce moment-là, je me dis : les mecs, ils fabriquent du fromage, ils prient. Et moi, je n'ai jamais fait partie d'une ONG. Je commence à baliser. Je prie et là, je me "vois" entouré de Maghrébins à Marseille. Je ne savais même pas l'écrire, cette ville... », se souvient-il. Les moines de l'abbaye finissent par l'accepter parmi eux et Henry Quinson abandonne sa vie de golden boy. Pendant près de cinq ans, il va vivre à leur rythme, se réveillant à 3 h 30 pour la première prière. Il devient ouvrier fromager. En 1995, le choix se pose à lui d'intégrer définitivement la communauté ou de partir.

Voyant monter le problème des banlieues, il repense à sa vision marseillaise. « J'ai recherché une communauté monastique insérée dans un quartier difficile. » En janvier 1997, il fonde la fraternité Saint-Paul dans les quartiers Nord. « Mes copains traders me disent que j'ai investi dans des valeurs sûres. Mes parents sont fiers de moi », se félicite-t-il. Là-bas, avec d'autres moines, il accueille, par jour, jusqu'à 80 jeunes en difficulté : « Il faut faire bouger les choses. » Pas à un revirement de vie près, Henry Quinson assure que tout est possible dans l'avenir : « Sur les marchés, on a coutume de dire qu'au-delà de 12 mois, il n'existe aucune visibilité. C'est pareil pour la vie. »